
Préface

J'ai souvent exprimé le désir que plus d'autochtones s'engagent à fond en anthropologie et en ethnohistoire. Par conséquent, c'est pour moi un honneur et un grand plaisir d'être invité à écrire la préface de l'ouvrage de Georges Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*. Pour la première fois, un Amérindien esquisse les règles qui devraient s'appliquer à l'étude de l'histoire des autochtones. L'auteur démontre que ces lignes directrices doivent correspondre à l'image que les autochtones ont d'eux-mêmes et à leur éthique sociale, et qu'elles devraient présider aux relations entre les autochtones et ceux qui ont immigré plus récemment en Amérique. Sioui a donc écrit un ouvrage qui non seulement traite de métahistoire, mais qui constitue aussi une réflexion morale. Il est fier d'être Huron et Amérindien et il est pleinement conscient des injustices que son peuple — huron et amérindien — a subies et continue d'endurer à cause des Euro-Américains. Pourtant, il reste convaincu que la grandeur amérindienne n'est pas qu'un vestige du passé : l'avenir permettra aux autochtones de jouer un rôle très important en fournissant à l'Amérique du Nord et au reste du monde un modèle de société viable. Malgré sa nature polémique, l'ouvrage ne verse jamais dans la récrimination et la condamnation injurieuse, même si elles pourraient par moments paraître justifiées. Il s'agit plutôt d'une polémique à teneur philosophique. Par leur nature même, les écrits philosophiques ne sont-ils pas tous polémiques ?

Qu'est-ce que l'autohistoire ? C'est l'histoire autochtone écrite en conformité avec les valeurs amérindiennes, ce qui veut dire surtout par des autochtones, bien que l'auteur, contrairement à d'autres Amérindiens, n'écarte pas d'emblée les contributions éventuelles de non-autochtones, pour peu que ceux-ci se donnent la peine d'acquérir une connaissance exacte des

valeurs et de la perception autochtones. Le but d'une telle histoire est de découvrir ce que les cultures autochtones ont de particulier et de comprendre le rôle que les autochtones jouent dans l'histoire mondiale. Sioui, comme beaucoup d'autres autochtones, est persuadé que les valeurs amérindiennes ont davantage influencé le comportement des Euro-Américains que ceux-ci n'ont modifié le code culturel amérindien. Il croit également que la persistance des valeurs amérindiennes essentielles est d'un intérêt primordial pour les autochtones et pour la compréhension de leur rôle dans l'histoire du monde, plus encore que l'étude des transformations culturelles. En dépit du changement, la vision est restée la même. On ne sait pas dans quelle mesure l'auteur se rallie à l'opinion de Calvin Martin et de quelques autres érudits lorsqu'ils affirment qu'une conscience historique est contraire à la pensée amérindienne traditionnelle. Par contre, il n'admet certes pas leur proposition selon laquelle il est impossible d'écrire l'histoire de sociétés qui ne se sont pas volontairement lancées dans une trajectoire historique. Au contraire, son ultime objet est de définir la place amérindienne dans l'histoire.

Georges Sioui croit que l'histoire traditionnelle a contribué à dresser des barrières de méfiance et d'incompréhension entre les autochtones et les peuples qui se sont installés plus récemment sur le sol américain. Le principal défaut que voit Sioui dans l'historiographie euro-américaine est qu'elle intègre des valeurs propres à l'évolutionnisme culturel. Il ne nie pas la réalité du développement technologique mais s'oppose énergiquement à ce que l'on établisse une relation étroite entre l'évolutionnisme culturel et la croyance que toutes les formes d'élaboration sociale, intellectuelle et morale sont tributaires du changement technologique. Il rejette également l'opinion que les peuples qui n'ont pas participé à ce développement au cours de l'histoire humaine sont voués à l'extinction lorsqu'ils entrent en contact avec des peuples « plus évolués ». Évidemment, l'auteur a raison lorsqu'il affirme que ces opinions ont orienté la pensée européenne et euro-américaine au XIX^e siècle

et qu'elles ont servi de prétextes pour déposséder des peuples aborigènes de leur liberté et de leurs biens et parfois même pour les supprimer. Il est vrai que l'évolutionnisme culturel a continué d'influencer un nombre considérable d'historiens jusque dans les années soixante-dix. Pourtant, Sioui n'accepte pas la notion de relativisme culturel au moyen de laquelle l'anthropologue américain Franz Boas et ses émules ont contesté l'évolutionnisme culturel, depuis la fin du siècle dernier. Selon cette doctrine, une culture ne peut être évaluée par référence à une autre ; au contraire, chacune doit être comprise et jugée pour ce qu'elle est. Georges Sioui est persuadé pour sa part que, sous de nombreux rapports, les systèmes de valeurs des Amérindiens sont supérieurs à ceux des Euro-Américains, outre qu'ils sont plus viables. Il nous offre une vision du monde aussi établie, indépendante et insistante quant à l'abolition de tous les obstacles à l'unité entre les groupes humains que l'était la philosophie rationaliste de l'Europe des lumières.

Sioui établit un contraste entre le sentiment de supériorité raciale sous-jacent à la pensée euro-américaine et la croyance amérindienne en l'interdépendance universelle, de même qu'en l'obligation qu'ont les êtres humains de se rallier intellectuellement et émotionnellement à l'univers de la vie, de façon à créer pour tous l'abondance, l'égalité et la paix. La conception amérindienne du Cercle sacré de la vie est comparée avec le « mythe européen de l'évolution ». L'auteur est probablement conscient que le Cercle sacré s'oppose à la croyance biblique, beaucoup plus ancienne et d'influence encore supérieure, selon laquelle Dieu a donné aux humains le droit d'utiliser toutes les choses vivantes pour atteindre leurs propres buts. Il constate que, alors que les mœurs autochtones produisent mesure, satisfaction et préservation du monde naturel, les croyances occidentales conduisent à l'oppression, à la coercition et à la destruction de l'environnement. Il mentionne aussi le recours à la raison et la maîtrise des émotions comme des éléments importants du système de valeurs amérindien.

Certains anthropologues, tel Edmund Leach, nient qu'il soit possible ou valable de démontrer, même en ce qui concerne les peuples sur lesquels la documentation abonde, que des valeurs sociales particulières aient persisté durant longtemps. Sioui propose deux preuves irréfutables à l'appui de ses affirmations : l'une est d'ordre historique, l'autre relève de l'écologie. En premier lieu, il affirme de façon convaincante que le baron de Lahontan, dont la description des valeurs amérindiennes s'apparente assez à la sienne, fut le premier Européen à faire preuve de compréhension des cultures amérindiennes, à partir d'un point de vue amérindien. Cela concorde avec ma propre conviction que les cultures autochtones étaient mieux comprises par des commerçants européens et des gens ordinaires qui vivaient parmi les Amérindiens que par les prêtres et les administrateurs qui tentaient, souvent en vain, de changer leurs façons de vivre. Cela démontre aussi que le « mythe du bon Sauvage » ne fut pas une invention des salons de Paris, comme on le prétend souvent. Lahontan était l'héritier intellectuel de Montaigne et de Lescarbot, mais sa compréhension reposait sur une beaucoup plus grande expérience de la vie autochtone. L'authenticité de cette intelligence de Lahontan est aussi attestée par Lafitau et des écrivains jésuites avant lui, qui appuient fréquemment Lahontan sur des questions de faits, même si leurs attitudes face aux cultures autochtones différaient radicalement des siennes.

En second lieu, l'argument est plus indirect mais non moins convaincant. Les autochtones ont habité l'Amérique du Nord durant plusieurs milliers d'années sans causer à l'environnement de dommage irréversible. Quant aux Euro-Américains, en quelques siècles seulement, ils ont causé tant de tort à l'écosystème et à leur propre société qu'il est peu probable que notre mode de vie actuel et le système de valeurs qui l'accompagne puissent durer encore longtemps. La conscience grandissante des problèmes écologiques amène à penser que l'idée propre au Cercle sacré de la vie puisse représenter une valeur de survie plus sûre que les concepts évolutionnistes qui

ont guidé la révolution industrielle et créé l'actuelle crise mondiale. Tout cela laisse croire que l'auteur a raison lorsqu'il prétend que les valeurs amérindiennes peuvent redonner l'espoir à toute l'humanité.

Quelle est donc la nature de ces valeurs ? Serait-ce qu'en raison des privations endurées à cause de la domination euro-américaine, les Amérindiens ont préservé les valeurs communes à toutes les petites sociétés égalitaires ? L'auteur lui-même semble le suggérer lorsqu'il affirme que les Européens ont jadis possédé des dons spirituels qu'ils ont perdus à mesure que s'est développée leur technologie. Il existe aussi des preuves que de telles pertes se soient produites (bien qu'à un degré moindre) lorsque des sociétés indigènes hiérarchiques, chez lesquelles le pouvoir et la coercition jouaient des rôles majeurs, se développèrent parmi les peuples autochtones du Mexique et du Pérou. Est-ce que tous les Amérindiens possèdent des valeurs dérivées d'un commun et ancien héritage ? Personnellement, je crois que les deux facteurs sont en jeu. À tout le moins, certaines croyances à propos de la relation qui existe entre les humains et le cosmos pourraient remonter aussi loin que la première apparition de l'homme en Amérique. Dans la partie nord-est de l'Amérique du Nord, la préservation d'une organisation sociale égalitaire et d'une antique vision cosmique avait soutenu des sociétés qui, presque sous tous les rapports, étaient à l'opposé des sociétés européennes qui ont déclenché l'invasion de l'Amérique aux XVI^e et XVII^e siècles.

Selon l'auteur, en dépit de la colonisation et de l'oppression, l'esprit propre aux sociétés autochtones demeure intact. Dès le commencement, soutient-il, les Amérindiens ont tenté d'enseigner leur vision du monde aux Européens. La nation métisse de l'Ouest du Canada fournit la preuve du succès obtenu, du moins au début. Aujourd'hui cependant, alors que les valeurs euro-américaines deviennent de plus en plus inadaptees, on sent grandir la possibilité que les Euro-Américains doivent renoncer à leurs mythes les plus précieux et adopter une vision du monde qui ressemble à celle du Grand Cercle de

la vie. Sioui, ainsi que la sage ojibwé Winona LaDuke et de nombreux chefs spirituels et personnes sacrées autochtones, voient dans leur vision de la vie le salut de l'Amérique du Nord et du monde. L'auteur imagine aussi le jour où, selon les mots de son père, « les Amérindiens seront compris et cesseront de souffrir ». Cela explique pourquoi, dans son effort pour réaliser cet objectif, il est désireux d'atténuer les sentiments de culpabilité qui, selon lui, séparent les Euro-Américains de leurs parents amérindiens.

En élaborant une philosophie à partir des idées partagées par beaucoup d'autochtones, Sioui apporte une contribution importante au dialogue entre les autochtones et les intellectuels euro-américains qu'il désire réunir à l'intérieur du Grand Cercle de la vie. Ses arguments aident à comprendre la philosophie amérindienne mieux que le débat actuel sur l'authenticité historique de l'« écologisme naturel » des Amérindiens. De nombreux Amérindiens et écologistes euro-américains soutiennent vigoureusement que les Amérindiens possédaient ce don, alors que d'autres suggèrent qu'il s'agit de récits inventés pour plaire au goût de notre temps.

L'importance de la contribution philosophique de Sioui est cependant plus grande que la mise en application de ses idées quant à l'histoire. Alors que sa conception des relations entre Hurons, Iroquois et Européens au XVII^e siècle diffère considérablement de toute autre interprétation que je connaisse, les opinions des spécialistes euro-américains modernes divergent radicalement entre elles. Les uns attachent au commerce des fourrures une suprême importance, alors que d'autres prétendent que les articles d'échange européens n'étaient que d'un intérêt secondaire pour les autochtones. Certains considèrent que les interventions européennes ont modifié le cours de l'histoire; d'autres maintiennent que les anciennes relations entre autochtones ont été les plus importantes. D'autres encore hésitent entre ces deux positions extrêmes. Par conséquent, il ne peut y avoir de dichotomie simple entre les points de vue amérindien et euro-américain parce qu'au départ

il n'y a pas de point de vue euro-américain unique. Ce qui reste essentiel, c'est que tous les intéressés gardent à l'esprit que toute interprétation historique doit réunir le plus grand nombre possible de preuves détaillées.

Enfin, l'auteur attire avec raison l'attention sur l'injustice créée par l'opposition entre Amérindiens et Euro-Américains au sujet des revendications territoriales et des droits historiques devant un système juridique euro-américain. Il souligne la nécessité d'établir entre autochtones et Euro-Américains des relations basées sur le respect mutuel et sur le principe du droit des groupes minoritaires à l'autonomie.

En terminant, j'insiste sur l'importance pour tous les Nord-Américains d'aider à la reconnaissance des droits économiques et politiques des peuples autochtones. Même le système de valeurs le plus fort ne saurait persister alors que des gens sont dépossédés de leurs moyens d'existence et sont victimes de la pauvreté, de la domination et de la discrimination raciale. Les autochtones sont aujourd'hui, économiquement et socialement, les gens les plus déshérités du Canada. Dans une bonne partie du Nord du pays comme au cœur de nos grandes villes, le chômage sévit parmi les autochtones, avec pour conséquences un taux élevé d'alcoolisme, d'abus de drogues, de suicide, de violence, de foyers brisés, d'incarcération, de maladie et d'échec en éducation. Alors que plusieurs trouvent encore leur sécurité dans les croyances traditionnelles, d'autres s'abandonnent au désespoir ou retournent leur haine contre leurs oppresseurs euro-américains. Il est clair que les problèmes économiques et politiques en cause résultent de 500 ans d'injustice infligée aux autochtones par les Euro-Américains avides de posséder et d'exploiter les richesses de ce continent. Les dirigeants euro-américains et les électeurs qui les maintiennent au pouvoir ont la responsabilité morale de participer au redressement de ces injustices. Les autochtones sont plus déterminés que jamais à résister à l'oppression. Les Euro-Américains ont donc le choix de se déshonorer davantage en essayant d'occulter ce problème ou de changer leurs façons

d'agir en cherchant à réparer les injustices passées et présentes. L'ouvrage de Georges Sioui donne un aperçu de la réponse généreuse que recevront les Euro-Américains s'ils apprennent à penser et à se comporter davantage comme des Amérindiens.

Bruce G. Trigger
Université McGill